

## Sommaire du No 1144, du 27 mars 1906

Planche hors texte — Instruction et éducation nationales — Pour cinq cents — Chronique — Echos de la semaine — Croisade de la tempérance, page publiée sous les auspices de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal — Son Excellence lord A. H. G. Grey, gouverneur général du Canada — La télégraphie sans fil, par H. Simard, prêtre, de l'Université Laval — Les sports d'hiver au Canada — A travers la mode — Dingoe Dick, conte du Klondyke — Folle chevauchée — Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: Petite berceuse, par H. Eymieu; L'étoile du matin, polka — Trois pages humoristiques — Recettes pour la ménagère — La chanson des vieux époux, par P. Loti — Chronique des théâtres — Le hockey — La peur chez les enfants, par le Dr Camille Laviolette — Le Courrier de Colette, etc., etc.

## Pour 5 cents

Le lecteur de l'Album se demande-t-il parfois ce qu'il reçoit en achetant cinq cents, oui, je dis bien cinq cents, un exemplaire de notre magazine ?

Disons d'abord que de tous les magazines ou grands journaux hebdomadaires illustrés et du format de notre publication, c'est l'Album qui se vend au plus bas prix.

Nous tenons à mettre sous les yeux du public la liste de quelques-uns des magazines les plus en renom en Amérique et en Europe, où une clientèle riche et qui ne marchande pas apporte à l'éditeur des revenus énormes provenant de la publicité ou annonce, ce qui permettrait de réduire le prix de l'abonnement ou de la vente au numéro. Mais il n'en est rien, comme on peut s'en convaincre par les chiffres ci-dessous :

		Prix
Collier's	hebdomadaire, se vend.	10c
Woman's Home	mensuel	10c
London News	hebdomadaire	15c
Ladie's Home Journal	mensuel	15c
Musica	mensuel	25c
Femina	bi-mensuel	15c
Jeunesse	bi-mensuel	15c
Les Modes	hebdomadaire	15c
Fermes et Châteaux	mensuel	25c
Pictorial Review	mensuel	15c
Lectures pour Tous	mensuel	15c
Judge	hebdomadaire	10c
Puck	hebdomadaire	10c
Leslie	hebdomadaire	10c
La Vie Heureuse	mensuel	25c
Les Missions Catholiques	hebdomadaire	20c
Le Munsey	mensuel	10c
House Beautiful	mensuel	25c
Le Journal de la Jeunesse	hebdomadaire	10c
Le Soleil du Dimanche	hebdomadaire	10c
L'Avion	hebdomadaire	8c
Bulletin des Recherches		
Historiques	mensuel	10c
Scientific American	hebdomadaire	10c
Automobile Topics	hebdomadaire	10c
Boston Cooking School	mensuel	10c
Monde Moderne	mensuel	30c
Lectures Modernes	bi-mensuel	10c
Le Mois Littéraire et Pittoresque	mensuel	25c
Je Sais Tout	mensuel	25c
Aérophile	mensuel	25c
Cosmos	hebdomadaire	10c
Annales	hebdomadaire	8c
Monde Illustré	hebdomadaire	10c
Lectures pour Tous	mensuel	10c
Illustration	hebdomadaire	25c
Magasin Pittoresque	bi-mensuel	10c
Chasse Illustrée	bi-mensuel	25c

Le prix de l'Album est donc réellement un prix de faveur, si surtout on tient compte des facilités de paiement qui sont apportées par la vente ou l'abonnement au numéro que nous voulons inaugurer. Qui ne peut pas épargner 5 cents par semaine pour se former une collection comme celle de l'Album Universel ?

Les feuillets que nous publions représentent, en volumes de librairie, plus que le coût de l'abonnement. Et notre illustration, qui va former la plus belle galerie nationale qui ait jamais été publiée dans aucun pays ! Et notre seule musique ne vaut-elle pas plus que les \$2.50 que nous demandons pour le magazine servi pendant une année ?

D'ici à quelque temps nous aurons organisé les divers départements de notre rédaction, et nous pourrions nous vanter de posséder le concours régulier des meilleures plumes du pays.

Dès la semaine prochaine nous commençons la publication des monographies de paroisses du Canada et des Etats-Unis, d'après un nouveau plan qui offrira le double et inappréciable avantage de présenter l'histoire illustrée de toutes nos paroisses canadiennes et d'en faire valoir les ressources au point de vue des affaires ou de la villégiature.

Nous soumettons ces quelques faits à l'attention du public qui aime et goûte les saines lectures et entretient le culte de nos grands hommes et de nos chères institutions.

On n'entend parler que d'instruction à répandre parmi le peuple ! Si la presse, en général, est la tribune d'où sortent les principaux enseignements de chaque jour, le magazine instruit plus à fond, sait plaire à l'occasion et ne peut manquer d'intéresser tous les âges et tous les états.

Et qu'est-ce que 5 cents, pour se procurer plus qu'un journal et mieux qu'un livre, de fait une véritable encyclopédie des choses agréables, utiles, je dirai nécessaires à apprendre pour diriger sa vie et l'embellir ?

## Instruction et éducation nationales

Un correspondant qui signe St C., dans "L'Événement" de Québec, du 9 en cours, soulève à nouveau une grosse question. Faisant assez pauvre cas de la littérature franco-canadienne, il ne jure que par les productions françaises de France. "Ce sont les modèles de l'ancienne mère-patrie qu'il faut imiter, dit-il, si nous voulons conserver le génie de notre langue."

Il s'agit ici, remarquons le bien, de l'enseignement primaire donné aux petits enfants, car, continue St C. :

Même en France, il y a un choix à faire. Ce sont les classiques surtout, les auteurs du XVII<sup>ème</sup> siècle qu'il convient d'étudier davantage. A la rigueur, dans nos collèges et dans nos COUVENTS (!) ils suffiraient à eux seuls pour la formation générale ou rudimentaire. Seulement il faudrait savoir les étudier. Le vers de Chénier, pour nous, résume toute nationalisation en fait de littérature :

Sur des pensers "nouveaux, faisons des vers antiques."

"Ces pensers nouveaux, c'est chez nous qu'il faut les trouver, en général, mais l'art d'écrire, lui, ne s'apprend qu'à l'école des maîtres, et il s'écoulera encore bien du temps avant que notre sol en produise."

Oui, il s'écoulera encore bien du temps avant que notre sol produise des maîtres ! Sûrement oui, si les écrivains du terroir se bornent à imiter les Français, même en faisant des vers antiques sur des pensers nouveaux !

Rien n'a été funeste à notre littérature comme l'imitation, et c'est à l'imitation, ou je dirai plutôt à la formation de notre jeunesse par les méthodes françaises de France que les productions du terroir canadien doivent d'être jugées si ternes et si veuves de cachet et d'originalité.

Et vraiment il s'agit bien de former des stylistes dans nos écoles primaires ! Qu'on fasse donc de bons Canadiens de nos petits enfants, et pour cela qu'ont-ils à prendre dans les auteurs du XVII<sup>ème</sup> siècle ? Imaginez donc Bossuet, Corneille ou La Bruyère livrés en pâture à l'intelligence de nos marmots de 6 à 12 ans !

A l'exception de quelques écrits spéciaux préparés en vue de l'éducation d'enfants par La Fontaine et Fénelon, à l'exception d'un certain nombre de lettres de Madame de Sévigné, sorties de sa plume de "bonne enfant", quel est l'enfant qui comprendra les écrits du XVII<sup>ème</sup> siècle ? Est-on bien sûr qu'à part les hommes d'âge mûr qui, par état ou par goût veulent pénétrer les secrets de la langue française et aller jusques aux racines de sa formation, il puisse être question de former les élèves de nos collèges et de nos couvents par l'unique étude des grands classiques du XVII<sup>ème</sup> siècle ! Que M. St C. fasse demander aux élèves de rhétorique de son collège l'analyse d'une "oraison funèbre" de Bossuet, quelle qu'elle soit, et il pourra nous donner des nouvelles de ce qui en reste dans l'esprit du jeune littérateur. A plus forte raison, que peut bien comprendre de ces grands maîtres le petit enfant du cultivateur ou de l'ouvrier, qu'on ferait mieux de familiariser avec les hommes et les idées de son pays, de sa province, de son comté, de son village, qu'avec des récits et des descriptions où de plus vieux que lui ne verraient encore que du feu.

Mais je laisse de côté la formation littéraire au collège ou dans les classes supérieures sans doute, du couvent, puisque là n'est pas la question pour le moment, et je me demande si nos écrivains canadiens-français et si les écrivains français de la France moderne qui nous connaissent et ont écrit sur notre pays en plus grand nombre qu'on ne le croit, n'offrent pas aux enfants de nos écoles primaires l'instrument unique de la formation qui soit désirable aux parents canadiens.

La géographie, l'histoire de notre pays, ne peuvent être enseignées que dans des ouvrages canadiens; les règles simples de l'arithmétique et de la comptabilité n'ont rien à débrouiller avec les classiques du XVII<sup>ème</sup> siècle. Quand, après sa neuvième année, l'enfant sait à peine lire et se bien rendre compte de ce qu'il lit, va-t-on lui imposer des

lectures dont la maîtresse serait fort en peine de trouver le simple sens littéral ? Et ces enfants qui fréquenteront l'école encore deux ou trois ans, ont-ils bien le temps d'apprendre autre chose que le strict nécessaire, par conséquent ce qui concerne exclusivement leur pays, ce qui en redit l'histoire et en trace la description, ce qui en fait connaître et aimer les institutions, la vie intime de ses habitants, leurs moeurs patriarcales et le bonheur dont, plus qu'en n'importe quel pays, jouissent nos familles dans leurs foyers ? Qu'y a-t-il donc à apprendre de plus que ces choses simples, composant l'existence quotidienne, que ces traits frappants et vécus de la vie canadienne que les enfants ont constamment sous les yeux, qu'il leur faut retenir plus que tout le reste pour en garder l'amour et se vouer dès le bas âge au culte de la patrie.

Et vraiment, ne se trouve-t-il pas chez nous, au Canada, d'auteurs assez parfaits, de littérateurs assez corrects et d'historiens assez fidèles, pour combler l'esprit de nos enfants et remplir leur coeur de tous les "pensers" qui sont propres et suffisent à leur âge ? Qui peut songer à en faire des savants et qu'ont-ils donc à apprendre de plus que n'apprennent les jeunes Français, les jeunes Anglais et les écoliers de l'Union américaine ? S'imagine-t-on, en bonne vérité, que l'on n'aurait pu briser tant d'éléments divers et en apparence irréconciliables, si on n'eût pas fait de l'école primaire américaine un champ clos d'enseignement américain, fermé à tout ce qui ne célèbre pas la patrie américaine, à tout ce qui reste étranger à l'histoire de Washington, de Lincoln ou de Grant, à tout ce qui est indifférent aux grandeurs des institutions, à la richesse des ressources et à la puissance de l'Union ?

Ma foi, l'école primaire est par essence l'école de patriotisme chez nous comme dans les autres pays, et l'enfant doit s'y imprégner, par tous les pores de son petit être, des choses de la patrie. Qu'ont donc à lui dire là-dessus les auteurs du XVII<sup>ème</sup> siècle, qui, pour la plupart, sont aussi froids, aussi secs pour le coeur d'un jeune Canadien-français qu'ils le sont pour les enfants de France ? Aussi y a-t-il assez longtemps qu'on leur a préféré, dans les cours de lecture, ceux des auteurs modernes parlant simplement le langage qui soit à la portée de l'intelligence infantile.

Monsieur St C. rencontrera peu d'adhérents à une thèse insoutenable dans les milieux canadiens, mais son écrit servira, je l'espère, à accentuer le sentiment canadien dans l'enseignement en général, mais plus particulièrement dans l'enseignement primaire.

Allons-nous dépendre éternellement de la production étrangère pour la formation de notre jeunesse appelée au rôle de citoyens canadiens et non à celui de citoyens français ou anglais ?

Ce serait, du même coup, fausser le caractère national dès le premier travail de sa formation et décourager les efforts de la production intellectuelle chez ceux qui, dans des conditions d'honneur et de rémunération satisfaisante, peuvent suffire à la tâche que certains demandent d'eux, tout en prenant le moyen d'en arrêter l'accomplissement.

Nous ne saurions mieux terminer ce plaidoyer "pro patria" qu'en citant les remarques si judicieuses de M. l'abbé Camille Roy, une autorité dans l'enseignement, un connaisseur à fond de la langue franco-canadienne, et un ami éclairé de tout ce qui tend à l'agrandissement, — non à la diminution, — des hommes et des choses de la patrie canadienne :

"Si nous voulons réprimer en une suffisante mesure, dit-il, cette tendance que nous avons à soumettre trop nos idées, nos jugements et nos goûts littéraires à des influences extérieures, européennes, et surtout françaises; si nous voulons aussi combattre l'indifférence parfois dédaigneuse qu'ici l'on professe, en certains quartiers, pour la littérature canadienne, il nous faudra, dans nos maisons d'éducation, donner aux enfants et aux jeunes gens une instruction qui soit, en vérité, plus nationale; nous devons tâcher à mieux pénétrer notre enseignement, le primaire et le secondaire, des choses du pays, à le remplir davantage de tous les souvenirs, de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les réalités de notre histoire."

*E. Bantel*

## Notre galerie nationale

Comme frontispice de ce numéro nous publions le portrait de Son Excellence lord A. H. G. Grey, gouverneur général du Canada; dans le numéro du 3 avril, nous publierons celui de Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec; et le 10 avril, nous aurons le portrait du Président Roosevelt, et des notes le concernant.